

être dupe. Mieux qu'El. ROUDINESCO parlant de « SADE théoricien des perversions sexuelles »<sup>3</sup>.

« SADE, ainsi compris, dit la jaquette, n'est plus une source de frissons délicieux pour amateurs d'humour noir et de second degré. Sa pensée est objectivement dangereuse. Elle ne parle pas juste du mal ; elle le fraye ».

En bref, il s'agit d'un double livre, doublement important, que devront lire tous ceux qui auront à traiter de la Perversion en général et de SADE en particulier.

Ce bref compte-rendu ne saurait rendre compte de l'érudition et des infinies nuances de la pensée de l'auteur et de ses analyses, par ailleurs bien connues des spécialistes.

RMP

**Guillerault GÉRARD : *Le corps psychique* (Essai sur l'image du corps selon Françoise Dolto).** Paris, L'Harmattan 1995. 223 pages.

Françoise DOLTO est désormais surtout connue pour ses conseils éducatifs ou sa lecture herméneutique des Évangiles. C'était d'abord, lorsque je l'ai connue, une analyste orthodoxe, ancienne interne favorite du Médecin des Hôpitaux de Paris, gendre de Janet, linguiste (père de la « forclusion discordantielle »), pédiatre, psychanalyste et maurassien, Édouard PICHON qui lui avait dédié, sous son nom de jeune fille de M<sup>lle</sup> MARETTE, son travail *Mort, angoisse et négation* contre HEIDEGGER. C'était une brillante pédoanalyste, qui avait déjà publié sa thèse (le meilleur ouvrage que je connaisse sur la sexualité infantile : *Psychanalyse et Pédiatrie*) et inventé la méthode des « poupées fleurs » pour ouvrir son « dialogue » avec les petits. Elle n'était pas encore « le petit dragon » de LACAN, ni celle qui parlait aux embryons en chuchotant sur les nombrils des femmes grosses ; le jovial Carlos était alors son « petit Jean ». Mais quoi qu'il en soit de ses originalités, Françoise DOLTO a constamment fasciné, même ses plus farouches détracteurs, par une productivité intellectuelle et une créativité où chacun, selon son École, trouvait toujours un grain à moudre. C'était par ailleurs un « personnage », une dame de forte présence, imposante par sa débordante vitalité.

Le présent ouvrage est consacré aux théories (ou plutôt hypothèses d'étude) de DOLTO sur *l'image du corps*. Un corps qui ne se nourrit pas que de pain (de lait...), mais de *communication* et de *langage* haussant le besoin

---

3. Et s'attirant la réponse de M. ONFRAY : « Il y a loin de la pathologie d'un auteur à la transformation de l'écrivain en théoricien de sa pathologie ! » (*La passion de la méchanceté*, p.86).

(source d'incomplétude) au Désir (dont le comblement efface « mortellement » la corporité [Cf. « la petite mort » de l'orgasme]), et dont la parole symbolisante, humanisante, ne serait, sans le corps, que *flatus voci*. De fait, *ce « langage » est beaucoup plus extensif que sa définition linguistique*. La « parole », est d'abord une sonorité vocale caressante de l'autre, reconnaissant l'enfant aimé comme Sujet. Celui-ci se révèle comme une incarnation, une « représentation » dans et par un corps imaginaire (« l'image du corps »). Cette « iconologie du sujet » qui n'est ni organique, ni biologique, mais articulation du « langage » (toute action, sensation, émotion, pulsion, affect etc., « *qui font sens* » dès la communication la plus archaïque) et du psychique, selon une intrication dont G. Guillerault n'est pas sans se demander - comme nombre de ses lecteurs - s'il s'agit là d'une construction artificielle ou d'une authentique théorie anthropologico-psychanalytique de l'imaginaire...

Sans conclure, tout lecteur non hermétiquement lacanien, se réjouira de voir affirmer que la parole est creuse si elle ne se *soutient* du corps qu'elle habite pour le rendre humain ou que, « lorsqu'on parle du Sujet, on parle toujours du corps en quelque façon », de même qu'on ne peut se détacher du corps qu'en s'y reconnaissant d'abord *dans* et *avec* lui. Ou encore que le Grand Autre est, lui aussi, corporel... Passons, tant ça fuse et ça diffuse !.. Mais insistons sur ce que *la part du « langage » non vocal « insérée » dans le corps c'est toute la substance, selon DOLTO, de l'Inconscient* qui échappe au dire conscient codé.

Tout cela pourrait sembler assez éloigné de l'image corporelle si ça ne signifiait que tout ce qui se passe dans le corps est « psychosomatique » dans la mesure où chacun de ses *vécus et fonctions est enrobé dans le symbolique communicationnel*. Ainsi DOLTO évoquera-t-elle le cas princeps, d'un bébé qui ne tète plus lors de l'absence de sa mère, mais qui se remet à manger si on met près du biberon un vêtement imprégné de l'odeur maternelle. Ce qui pourrait sembler assez banal est interprété par elle comme une *perte de l'image maternelle allaitante* et une *régression à l'image de la vie embryonnaire* où la tétée n'existait pas. C'est prêter là, semble-t-il, un développement excessif aux *possibilités de représentation imaginaire du nouveau né !* Dolto maintient que ces images sont les « enclaves » et « attaches subjectives » de la vie, bien qu'il soit difficile, de prime abord, de concevoir ce qu'elles pourraient bien être dans une psyché encore sans « moi ». Aussi bien postulait-elle l'existence d'un « narcissisme » primordial, « pré-moiïque » comme réquisit absolu pour fonder des images de Soi... Ce qui, avouons-le - pour fonder d'un même mouvement une théorie de l'autisme - ne nous paraît pas très convainquant, d'autant plus qu'elle y ajoute un symbolique qui nous paraît, au mieux, un signe ou une signalisation, et qu'elle même, dans l'exemple de l'odeur maternelle, identifie son dynamisme à un *déclencheur éthologique !*

Pour éclaircir ce dont il s'agit à travers un apparent abus d'analogies, l'auteur précise que, pour DOLTO, « l'image du corps » est **le répondant du « corps psychique » qui dirige jusqu'à la fonctionnalité du biologique.** Celui-ci est une « sorte de présence à soi-même subtile du pré-sujet [dans] sa petite masse charnelle devenue symbolique de son désir ». C'est **une image inconsciente, qui s'articule au « schéma corporel », mais en diffère totalement.** Cette représentation, qui n'en est pas encore une, d'un sujet qui se pré-existe sans encore être concevable comme Soi, il faudrait encore se le « représenter » comme faite de fragments d'une dyade mère-enfant fusionnelle (tant parler de dyade est un « abus anticipatoire »...).

Un tel embrouillamini aurait de quoi désespérer Billancourt si on ne lui redisait qu'on est là obligé d'employer la langue de l'adulte pour tenter de formuler les choses étranges que révèle la clinique pédo-analytique ou adulte : Tel le cas de cette femme qui avortait systématiquement au troisième mois de ses grossesses, mais dont seul le corps se « souvenait », qu'enfant adultérine, elle avait été abandonnée par sa mère à trois mois...

Mais ce discours reste toujours soutenu par l'idée que c'est par l'image du corps, produite par le « symbolique », que se fait la médiation, « l'écart sublimatoire », par quoi **l'enfant ne se réduit pas à sa fondamentale matérialité corporelle, mais advient comme Sujet, comme « corps psychique ».**

Si j'ai bien saisi, il s'agit là d'un renversement de la conception « mentaliste » du psychisme qui remplace son action sur le corps par la construction incarnée d'un « corps-à-corps » affectivement investi entre l'enfant et sa mère (jusqu'à l'œdipe inclus), faisant des troubles infantiles des ratages communicationnels et de ceux de l'adulte leurs séquelles. Mais au terme des accomplissements de l'image du corps et de ses dangers, s'ils sont surmontés depuis le chaos initial et entre le « bon » et le « mauvais » expérimentés et introjectés, aussi bien qu'avec les battements (à intégrer) de l'union et de la solitude et de l'assomption des « castrations » ombilicale, orale, anale et celle de la résolution de l'épreuve décisive (séparatrice et autonomisante) de l'œdipe, Résolution qui permettrait, selon Dolto, **l'émergence d'un Je transcendantal enfin libre.**

Cela dit, l'auteur reprend les choses par le menu. Il expose ce qu'est « le sujet figuré » comme expression de Soi qu'illustre le dessin et le jeu de l'enfant dans leur anthropomorphisation (et dans leur projection et transfert). Vient, ensuite, un chapitre sur les « icônes corporelles » qui reprend l'histoire des (proto) représentations de Soi. « Le corps du sujet » traite enfin de l'intrication entre l'Image du corps (« **le psychisme corporel** ») et du Schéma corporel avec « l'apparence scopique »... L'image spéculaire, lieu de projections parentales, serait un goulot d'étranglement pour les images du corps, créant un écart entre l'apparence formelle et le ressenti. Il y aurait là une discordance, mais aussi une possibilité de réflexivité et, surtout, une

claire représentation de la différence des sexes. Le stade du miroir serait celui où émerge le « Moi », l'enfant s'y reconnaissant dans son image s'il y voit sa mère le regardant en même temps. Il s'accompagnerait d'un « refoulement » de (des) image(s) corporelle(s) différent du refoulement proprement dit (paradoxalement) « primaire » post-œdipien.... Dans le même chapitre on revient, de stases en régressions et à leurs supposées déterminations, aux images corporelle non assumées ou dépassées.

Mais surtout à de longues considérations pour le moins bizarres sur le « Sujet » (qui n'est pas le « Moi ») qui, bien que ne s'exprimant que dans la communication symbolique de la corporéité, se trouve brusquement décharné et devient préexistant à la naissance et persistant post-mortem !!! Ce qui paraît peu compréhensible s'il est source désirante irréprésentable de la « représentance » des représentations. Le commentateur accomplit ici des prodiges pour concilier toutes les contradictions de la dernière pensée de DOLTO.

D'une façon générale, il faut être reconnaissant à Guillerault de chercher à rationaliser, fut-ce au prix d'un excès de reprises et de répétitions, une « Pensée-Dolto » qui est moins une pensée confuse, s'égarant parfois en cherchant sa voie, qu'une pensée en « gestation » et en élaboration continue échappant, par son mouvement perpétuel et hardi d'exploration, à toute synthèse dialectique conventionnelle.

Les lecteurs des *Cahiers* auront saisi, à travers cette tentative condensée de compte-rendu, que l'intitulé du présent livre : *Le corps psychique* n'a d'autre relation qu'« homophonique » (même écrire « homonymique » me paraîtrait excessif) avec le concept que développera, sur le tard et *dans une toute autre perspective*, Henri EY. Tel est le jeu du langage : les mots appartiennent à tout le monde, mais chacun les emploie à sa façon et les mêmes expressions prennent, selon les auteurs, des sens différents qu'il est nécessaire de distinguer. Reconnaissons donc à Françoise DOLTO sa... distinction.

Jacques CHAZAUD